

La journée de l'amour et de la lessive

FANNY GAYRAL

de

● EYROLLES
Romans



Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75005 Paris
info@eyrolles.com
www.editions-eyrolles.com

Collection «Pop’Littérature»

Depuis 1925, les éditions Eyrolles s’engagent en proposant des livres pour comprendre le monde, transmettre les savoirs et cultiver ses passions!

Pour continuer à accompagner toutes les générations à venir, nous travaillons de manière responsable, dans le respect de l’environnement. Nos imprimeurs sont ainsi choisis avec la plus grande attention, afin que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement. Nous veillons également à limiter le transport en privilégiant des imprimeurs locaux. Ainsi, 89% de nos impressions se font en Europe, dont plus de la moitié en France.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l’éditeur ou du Centre français d’exploitation du droit de copie, 18, rue du 4-Septembre, 75002 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2025
Composé par Soft Office
ISBN: 978-2-416-01637-0

FANNY GAYRAL

**La journée de l'amour
et de la lessive**

● EYROLLES
Romans

*Le réel est d'une complexité déroutante. Nous sommes déroutants.
Troublés, facettés comme du quartz, éperdus, blessés,
changeants, amoureux. Nous sommes impensables.*

Maria Pourchet

*À Hélène,
avec gratitude.*

1

DES ANNÉES DURANT, elle n'avait pas mis de mots sur ce qui l'habitait.

Elle avait ficelé le quotidien, bardé ses portes de planches, bricolé des évitements et des adaptations, presque sans s'en rendre compte, en deçà du langage.

En pilote automatique.

C'est étrange, parfois, comme ce qui est présent est absent en même temps. Cette faculté que nous avons d'occulter des pans entiers de notre mémoire, de nous réfugier en superficie pour survivre, avancer, respirer, vaïlle que vaïlle. De fermer les yeux, aussi, sur les angoisses, les attaques de panique, les oublier aussitôt terminées, n'en garder aucune trace.

Et puis subitement, un soir, c'était quelque temps après le départ de Joyce pour Paris, le syndrome du nid vide sûrement, ou plutôt du nid à moitié vide pour elle car il restait Emma, ou peut-être que ça n'avait rien à voir et que son corps en avait tout bonnement eu ras le bol, que ses planches s'étaient vermoulues sous l'effet du temps qui passe, enfin voilà, un soir, dans des détails infimes, juste l'obscurité dans sa chambre et le crépitement de la pluie sur la fenêtre du toit, le constat avait affleuré en surface de sa conscience: tu ne mets pas de mots.

C'est arrivé et ça n'existe pas.

L'édifice entier s'était écroulé sous le poids de cette simple pensée. Les phrases avaient commencé à se bousculer, étaient montées comme

l'eau bout dans une casserole, s'étaient imposées à elle qui ne voulait pas les entendre, encore moins les écouter.

Je ne mets pas de mots.

Il avait bien fallu trouver quelqu'un à qui le dire.

2

Emma

ALLONGÉS À PLAT VENTRE sur le parquet de leur chambre, Zachary et Maxime se tiennent au-dessus de la notice. Je compte dans ma tête.

Cinq.

— Regarde, me dit Max, on a déjà monté plus de mille pièces.

Quatre.

— C'est une transmission hybride, ajoute-t-il, un moteur thermique à l'arrière et un moteur électrique à l'avant.

Trois.

— Elle claque, je réponds. J'avais construit une voiture de course des 24 Heures du Mans un peu comme ça quand j'avais ton âge.

Deux.

J'entends l'escalier craquer, il tente d'être discret en grimpant les marches, mais il n'y parvient jamais.

— Tu as vu les suspensions ? Elles sont dingues ! s'exclame Zac.

Un.

Je l'entends toussoter dans le couloir. Il va faire semblant d'être naturel, de faire celui qui passe vérifier que tout va bien,

alors qu'il cherche juste un prétexte pour se planquer un moment loin des monologues vénéneux de Christophe.

Mon cousin presse l'arrière de la maquette.

— C'est la première fois qu'ils mettent un ressort transversal comme celui-là.

Zéro.

La porte de la chambre grince et le visage de mon père se glisse dans l'entrebâillement.

— Tout va bien, les jeunes ? Qu'est-ce que vous faites ?

Son regard s'éclaire alors qu'il aperçoit le véhicule.

— La vache, une hypercar hybride ! C'est du sérieux, les gars.

Il s'approche, observe les pignons à l'avant.

— Il y a une boîte de vitesses ?

— Non, pas sur celle-là, répond Max.

Mon père hoche la tête d'un air connaisseur.

— Oui c'est sûr, vu la taille de la maquette, ç'aurait été compliqué à intégrer.

Il s'assied en tailleur sur le tapis, prend la notice sur ses genoux, cherche la pièce suivante.

— Oh, ça me manque, ça fait super longtemps qu'on n'en a pas fait une, Emma. Il faudra qu'on s'y remette cet été pendant les vacances.

— Si tu veux.

Il m'aurait dit ça l'année dernière, j'aurais été transportée de joie à l'idée de passer dix heures avec lui comme autrefois, le nez dans les essieux et les pistons. Mais là, je ne me sens pas aussi heureuse que je devrais l'être. Ce n'est plus de ça que j'ai envie.

— Génial, répond-il. Allez ! Zac, assemble le capot avant et son levier, et toi, Max, occupe-toi du capot arrière.

Je grimpe sur le lit mezzanine, me cale entre deux oreillers et les observe s'affairer. Par la porte restée entrouverte, l'air se

charge d'effluves de pommes de terre sautées et de poulet grillé. Dans cinq minutes, Carole va monter nous annoncer qu'il est temps de nous laver les mains et de passer à table. Papa lui répondra «à vos ordres, mon capitaine», elle rétorquera «oh je ne suis pas capitaine, je suis seulement pragmatique», avec la répartie fulgurante qui la caractérise.

Parfois, j'aimerais que quelque chose se produise, qui vienne bouleverser le cours de nos repas chez mon oncle. Je ne sais pas, moi, qu'une soucoupe volante atterrisse dans le jardin, que le compost du voisin prenne feu ou que papi débarque en disant qu'il a médité sur le sens de la vie et qu'il nous aime.

Mais il ne faut pas rêver.

Un dimanche sur deux, nous sonnons à onze heures chez Carole et Christophe. Je monte dans la chambre des garçons, papa discute quinze minutes avec son frère puis, au bord de l'implosion, vient se réfugier à l'étage. Les mères mettent le couvert, la chaîne hi-fi diffuse une soupe de musique d'ambiance, un pauvre poulet bio achève sa trajectoire terrestre dans le four.

Je déverrouille mon téléphone pour checker mes notifications sur Instagram. J'ai posté une citation de Sitting Bull ce matin.

«Quand le dernier arbre sera abattu, la dernière rivière empoisonnée, le dernier poisson capturé, alors l'homme s'apercevra que l'argent ne se mange pas.»

Joyce m'a fait un montage dément avec une belle sélection d'images prises depuis mon drone. Mes abonnés ont l'air d'apprécier.

Clac.

La porte s'est ouverte.

— Les enfants, à table, venez vous laver les mains!

— À vos ordres, mon capitaine.

— Oh, je ne suis pas capitaine. Juste pragmatique.

Cavalcade adolescente dans les marches, mon père en queue de peloton.

Zac s'assied sur la rampe et se laisse glisser. Il maîtrise la descente, moins bien le point d'arrivée, et s'écrase comme une sole meunière sur le tapis du vestibule. Christophe fait mine de le reprendre car Carole n'est pas loin : « Sois plus conventionnel, Zachary. » Il a la remontrance complètement molle et le regard fier, il adore que ses fils soient des hommes, des vrais, sur les rampes des skateparks et celles des escaliers.

Une fois seule dans le hall, je procède aux choses importantes. Je m'attarde auprès du *Ficus benjamina*, murmure quelques mots à ses racines, l'éloigne de la porte et des courants d'air, le replace dans un filet de lumière vive en lui caressant les feuilles. Deux d'entre elles tombent raides au pied de son tronc. Il n'a pas la chlorophylle florissante, le pauvre. Pas facile d'être un végétal dans une famille de traders.

Dans la cuisine, maman tranche le pain en solitaire, je m'arrête net et l'observe sans bruit. Je pourrais rester des heures ainsi à la contempler, la lumière qui ruisselle par la vitre sculpte en clair-obscur les creux et les rebonds de son visage. Elle ressemble à l'un de ces tableaux de Vermeer que nous avons étudiés en arts plastiques, les foulards, les pots de lait et les siècles poussiéreux en moins. Elle a l'air pensive, comme souvent, concentrée, comme toujours, proche et lointaine en même temps. Dieu seul sait à quoi elle songe. On ne peut jamais la cerner.

Joyce ferait sûrement de cette minute un poème, quelque chose de très tremblant et de très sublime, mais je n'ai pas son talent et je me contente d'imprimer les images : maman, les tranches de pain de seigle, l'hideuse collection de tabliers italiens de Carole, les couleurs de crépuscule à midi sur fond de placards Ikea.

Elle relève la tête.

— Tu es là, Emma.

Je me glisse près d'elle, enfonce mon visage dans son cou, elle murmure, «ça va ma douce?», et j'acquiesce, le nez vissé dans son parfum.

— Tu as admiré la Lego Peugeot des enfants? demande Christophe à papa alors que nous nous attablons.

— Oui, Emma et moi, on...

— Elle coûte une blinde, enchaîne mon oncle sans l'écouter. Double moteur V6 biturbo, une gageure à monter. Mais je ne veux pas de mécanique au rabais. Les fistons doivent savoir ce qu'est un vrai moteur.

— J'affirme toujours que...

— Ah d'ailleurs, à ce sujet, je t'ai dit qu'on s'était enfin décidés pour la voiture, Caro et moi?

— Non, pas encore.

— On s'est rangés à l'avis de papa, on a pris une BMW série 5. Sièges en cuir, finitions sport, elle en a sous le capot. Et toi, tu ne changes pas la vôtre?

— Non, elle n'a que cinq ans et...

— C'est sûr que c'est un investissement, le coupe Christophe, il faut avoir les moyens.

— Avec Jessica, on préfère attendre que...

— Tandis que nous, on peut se le permettre. Remarque, ça ne doit pas trop te travailler, hein, Lucien? Toi qui aimes les petits moteurs. Une petite pile, une petite télécommande et tu es content!

— Pas du tout, rétorque mon père. Ce n'est pas parce qu'en domotique on parle de courant faible que ce n'est pas primordial dans une maison.

Christophe s'esclaffe.

— Tu t'enfonces, avec ton courant faible.

— Je te rappelle que ma boîte est une entreprise d'électricité générale, pas seulement de domotique. Courant faible ET courant fort !

— Ça va, relax ! Je plaisantais. On a encore le droit de rire, dans cette famille, ou c'est fini ?

— J'ai préparé une salade verte au sésame et aux graines de courge ! claironne Carole pour couper court à la conversation. Et qui veut du poulet ? Emma, pas toi ? Tu es toujours végétarienne ?

— Maman, tu lui as déjà posé la question la dernière fois ! s'exclame Zac.

Elle me la pose depuis que j'ai huit ans.

— Oui, eh bien, tout peut changer, avec la fougue de la jeunesse. On n'a pas encore vraiment de plan de vie à quinze ans, si ? Si.

— Disons qu'on y réfléchit sérieusement, dis-je.

— À ce propos, dans quel lycée vas-tu l'année prochaine ? me demande Christophe.

— À Vasco de Gama.

— Ah bon, vous ne comptiez pas la mettre à Sainte-Madeleine ? s'étonne Carole en se tournant vers ma mère.

— C'est elle qui a choisi. Elle n'a pas aimé l'ambiance aux portes ouvertes de Sainte-Madeleine. Et ses deux amies les plus proches, Margot et Léa, vont dans le public.

Mon oncle s'offusque, les sourcils levés :

— Les règles sont un peu strictes, mais ils ont les meilleurs résultats de la région au bac. De notre côté, ce sera sans tergiversations. Pas question de mettre les garçons dans un lycée public.

— C'est dans trois ans, j'ai le temps, intervient Max. On a droit au portable dans la cour à Vasco de Gama ?

— Oui, dis-je. Alors qu'à Sainte-Madeleine, non.

— Et c'est tant mieux, scande mon oncle. Les études et l'assiduité avant tout. Allez, Maxime, plutôt que penser à ton téléphone, sois un gentleman et débarrasse l'assiette de ta cousine.

— Oh c'est bon, laisse frère, je m'en occupe.

Mon père se tortille comme un ver de farine sur sa chaise : il n'adore pas que je m'exprime ainsi en présence de Christophe, de sa femme et de leurs belles manières.

— Emma, me reprend-il, on ne dit pas « frère ».

— Vas-y cousin, je lance à Max, aboule ton assiette, je pars pour la cuisine.

Papa frise la syncope. S'il s'imagine que je vais répondre « avec gratitude, cher gentleman germain, je vous saurais gré de bien vouloir ôter mon couvert » pour soutenir sa petite parade devant son frère, il se fourre le doigt dans l'œil jusqu'à l'épaule. Je n'ai plus quatorze ans. Je suis ma propre gentlwoman.

Maman pose sa main sur le coude de mon père, geste qui ne m'échappe pas. Il se fait aussi rare qu'un dauphin rose d'Amazonie en ce moment. Je devrais peut-être provoquer mon oncle plus souvent, si ça peut rabibocher les parents.

Treize heures à la cuisine, cafetière qui crépite, éponge mousseuse et discussion de mamans autour du lave-vaisselle.

— Ça va, toi ? s'enquiert Carole. Tu as l'air fatiguée.

— Non, ça va parfaitement bien, répond ma mère, comme elle l'affirme systématiquement à tous et à chacun, que ce soit jour d'anniversaire ou de grippe à quarante.

— Et Joyce, la Sorbonne, les nouvelles ?

— Elle se porte comme un charme. Elle s'est rapidement faite à la vie parisienne, elle a plein d'amis, elle sort, elle ne rentre même plus le week-end ces temps-ci.

— Haha, ça sent le petit copain ! Tu crois qu'elle fréquente ? Maman hausse les épaules.

— Aucune idée. Elle est majeure et vaccinée, je ne suis pas au courant de tout.

— Typique des filles, ça. Toujours leurs petits secrets. Elles sont vraiment plus dures à élever que les garçons.

C'est sûr que vu le pourcentage d'êtres humains féminins dans sa progéniture, Carole devrait écrire une encyclopédie sur le sujet, histoire de nous gratifier de son expertise.

— Un garçon, c'est simple, c'est clair, tu sais ce qu'il a dans la tête, poursuit-elle en me jetant un regard en coin.

— Ah ben c'est marrant, je me dis souvent le contraire, répond maman avec flegme. Tout est tellement évident, si fluide, avec Joyce et Emma. Comme quoi, chacun voit midi à sa porte.

Je lui adresse un sourire silencieux avant de m'éclipser vers le salon, pour épargner à mes tympanes les discours urticants de Carole.

Je cherche papa des yeux, j'ai envie d'un moment avec lui, de sa main sur mon épaule, je suis même prête à endurer une discussion sur les prises électriques pour un peu de présence, mais il n'est pas disponible. Pour changer. Il se tient penché au-dessus de l'ordinateur de Christophe, les reflets bleus de l'écran lui donnent des airs de zombie, son frère l'inonde d'informations atroces sur la bourse, les banques et leurs billets, il fait semblant de comprendre et de trouver ça passionnant.

Un soleil éblouissant nappe le carrelage de lumière dorée. J'ouvre la baie vitrée, me glisse dans le jardin, adresse quelques

pensées de solidarité à la faune et la flore de ce foyer. Le printemps est ma saison préférée. Je guette l'éclosion des bourgeons, la poudre fine du pollen dans la brise, les chuchotements des fourmis sous les écorces. Ici, la pelouse a été massacrée au tracteur, à croire qu'ils ne savent même pas que les mots « haies fleuries », « biodiversité » ou « permaculture » existent. Au centre du terrain, Zac est en train d'écrabouiller tous les gendarmes qui courent sur le tronc du vieux tilleul. Je pensais que le syndrome infantile du tueur d'insectes s'arrêtait à cinq ans, mais apparemment, mon cousin en a pris pour six ans de plus.

— Mon chéri, laisse les coccinelles tranquilles ! crie Carole par la fenêtre de la cuisine.

Christophe arrive sur la terrasse, les mains dans les poches.

— Le café n'est pas encore servi ? demande-t-il.

— Apparemment pas, je réponds.

Mon oncle me rejoint près des framboisiers.

— Alors, tout roule Emma ? Tu profites du jardin ?

— Ouais.

— Plus que quelques semaines avant le brevet, tu es prête ?

— Ouais.

— Tu sais déjà ce que tu veux faire plus tard ?

— J'aimerais bien devenir trader.